

LAURA LIPPMAN

Corps inflammables

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Hélène Frappat



actes noirs
ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

MORT À BALTIMORE, J'ai lu, 1999.

LA COLLINE DES BOUCHERS, J'ai lu, 1999.

L'INCONNUE DE BALTIMORE, L'Archipel, 2003 ; Points n° 1241.

PETITE MUSIQUE DE MEURTRE, L'Archipel, 2004 ; Points n° 1361.

LEAKIN PARK, Encre de nuit, 2006.

CE QUE SAVENT LES MORTS, Seuil, 2009 ; Points n° 2435.

TES DERNIÈRES VOLONTÉS, Éditions du Toucan, 2011 ; Points n° 2932.

CELLE QUI DEVAIT MOURIR, Éditions du Toucan, 2012 ; Points n° 3039.

J'AI VOULU OUBLIER CE JOUR, Éditions du Toucan, 2013.

CORPS COUPABLE, Éditions du Toucan, 2015 ; Points n° 4416.

MAUVAISE COMPAGNIE, Éditions du Toucan, 2016 ; Points n° 4628.

Titre original :

Sunburn

Éditeur original :

William Morrow / HarperCollins Publishers, New York

© Laura Lippman, 2018

Photographie de couverture : © Stefanie Schneider

© ACTES SUD, 2019
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-12930-9

LAURA LIPPMAN

Corps inflammables

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Hélène Frappat

ACTES SUD

*Pour Ann et Michael.
Parce que dans la vraie vie,
je suis pour les histoires qui se terminent bien.*

I

FUMÉE

11 juin 1995
Belleville, Delaware.

C'est ses épaules cramées par le soleil qui le font craquer. La peau rose qui pèle. À vue de nez, le coup de soleil date d'il y a deux jours. Chopé vendredi, douloureux au toucher hier, aujourd'hui ça fait mal, ça gratte, difficile de résister à l'envie de tripoter, exactement comme elle est en train de le faire en ce moment, l'air absent. La peau a commencé à se détacher, bientôt ces épaules étroites ne seront plus aussi tendres. Pourquoi une rousse qui a dépassé la trentaine ferait-elle pareille erreur de débutante ?

Et pourquoi est-elle *ici*, assise sur un tabouret de bar, à soixante-dix kilomètres de la côte, dans une ville où il est rare que des étrangers s'arrêtent un dimanche soir ? Belleville est le genre d'endroit que les gens sont censés traverser, et encore, plus pour longtemps. Ils sont en train de construire une grande rocade pour éviter aux automobilistes qui vont à la plage de ralentir à cause du radar sur l'ancienne rue Principale. En arrivant il a vu les engins de chantier, à l'arrêt le dimanche. Des endroits comme ce bar-tiret-restaurant, le Hé-Haut, vont sûrement perdre le peu de clients qu'ils ont.

Hé-Haut. Une coquille ? C'était pas censé être Hé-Ho ? Et dans ce cas, c'était une allusion aux sept nains qui rentrent chez eux après leur journée de travail à la mine, ou bien au cow-boy solitaire qui part vers le soleil couchant ? Aucun des deux ne colle ici.

Rien ne colle dans cette histoire.

Ses épaules sont minces, pointues, tellement remon-
tées vers ses oreilles que ça lui donne l'impression qu'elle a des ailes. Sa manière de se tenir contraste totalement avec son buste plein et voluptueux dans sa robe d'été rose et jaune. Elle se tient comme si elle ne voulait surtout pas attirer l'attention masculine, enfin ce soir. De face, comme il ne peut pas s'empêcher de le remarquer en se glissant sur un tabouret, elle n'est pas si rose. La petite bande de peau qui dépasse du col relativement haut de sa robe est à peine colorée. Ses joues, idem. On est début juin, mais avec la brise on oublie facilement que le soleil tape déjà. Clairement du genre pudique, elle porte un maillot une pièce, donc il y a probablement un U profond de couleur rouge assorti à ces épaules. Hier, une pression du bout des doigts sur sa peau aurait laissé des marques blanches.

Il se demande si elle a rendez-vous ici, avec quelqu'un qui va lui passer de la crème aux endroits de son corps qu'elle ne peut pas atteindre. Ça l'étonnerait. Ça l'étonnerait encore plus qu'elle soit partante pour suivre un inconnu, mais aucun des deux scénarios ne le choquerait. Pas de doute, elle dégage un truc guindé, mais il faut se méfier de ce genre de fille.

Une chose est sûre : elle trame *quelque chose*. Il a un vrai instinct pour ces trucs-là.

Il n'attaque pas direct. Pas son genre. Sans vouloir frimer, il n'en a pas besoin. C'est juste un fait : il joue dans la catégorie poupée Ken, si Ken arborait un magnifique

bronzage toute l'année. Grand et musclé, avec des traits bien dessinés, des yeux clairs, des cheveux sombres. Les femmes pensent toujours que Ken veut une Barbie, mais lui, il préfère ses femmes minces, et un poil nerveuses. Quand il ne travaille pas, il aime chasser le cerf. Arc et flèche. Il va dans les forêts de l'Ouest du Maryland, où il peut passer une journée entière assis sur un arbre à attendre, il adore ça. Tom Petty se trompait. Le plus dur, ce n'est pas d'attendre. Ça peut être beau d'attendre, un vrai plaisir, plein de possibilités. Quand il était gosse, dans la baie de San Francisco où il a grandi, ses parents, des beatniks à l'avant-garde, l'avaient inscrit comme cobaye dans une expérience à Stanford où il était censé rester assis dans une pièce pendant un quart d'heure devant un marshmallow. S'il réussissait à ne pas le manger, on lui en donnerait deux. Il avait demandé : "Combien de temps il faut que je reste assis pour en avoir trois ?" Ça les avait fait rire.

C'est seulement à vingt ans qu'il a appris qu'il avait participé à une étude tentant de déterminer s'il existe une corrélation entre le succès et la capacité d'un gamin à surmonter son désir de gratification immédiate. Aujourd'hui encore il trouve injuste que l'expérience n'ait pas récompensé avec trois marshmallows un gosse capable d'attendre deux fois plus que les autres.

Il a laissé deux tabourets entre eux, histoire de ne pas la coller, mais il s'arrange pour qu'elle l'entende commander un verre de vin. Ça attire son attention, qu'il demande du vin et pas une bière dans un endroit de ce genre. C'était ça l'idée, attirer son attention. Elle ne dit rien, mais elle jette un coup d'œil oblique quand il demande à la blonde derrière le bar quel genre de vin ils ont. Il n'est pas emmerdant sur la sélection, qui se partage entre rouge et blanc. Littéralement : "On a du

rouge et on a du blanc.” Il ne bouge pas un cil quand on lui sert son rouge froid. Pas froid du genre 15-degrés-ordonnés-par-un-sommelier, froid du genre juste-sorti-du-frigo. Il boit une gorgée, rappelle la barmaid et dit, oh si poliment : “Vous savez quoi ? Je vais payer mon verre, mais c’est pas à mon goût. Je pourrais avoir une bière ?” Il jette un coup d’œil aux pressions. “Goose Island ?”

Un autre coup d’œil furtif de la fille, qui retourne ensuite à son verre – ambre, glaçons. Où qu’elle aille ce soir, ça ne doit pas être loin. Il regarde son verre et dit, comme s’il se parlait à lui-même :

— Quel genre de con commande du vin rouge dans un bar à Belleville, Delaware ?

— Aucune idée, dit-elle, sans le regarder. Quel genre de con vous êtes ?

— Du genre ordinaire.

C’est du moins ce que ses ex – une femme pour une période de cinq ans, peut-être sept, huit copines, un score respectable pour un homme de trente-huit ans – lui ont toujours dit.

— Vous êtes originaire du coin ?

— Définissez *originaire*. – Elle ne joue pas, elle bat en retraite.

— Vous vivez ici ?

— Je viens de m’y installer.

— Ce coup de soleil – je croyais que vous rentriez à Baltimore ou Washington après un jour ou deux à la mer.

— Non. Je vis ici.

Il entrevoit un éclair de surprise sur le visage de la barmaid.

— Depuis quand ?

— Maintenant.

Il se dit que c'est une blague. Ça n'arrive jamais que quelqu'un s'arrête pour boire un verre dans une ville inconnue et décide d'y vivre. Pas cette ville. C'est pas comme si elle avait déboulé à Tuscany ou Oaxaca, deux endroits qu'il connaît bien et où il peut imaginer quelqu'un dire : *Oui, c'est là que je vais m'installer*. Elle est à Belleville, Delaware, avec sa rue Principale sinistre qui tombe en ruine, une ville de moins de deux mille habitants, encerclée de champs de maïs et d'élevages de poulets. Est-ce qu'elle connaît des gens ici ? En tout cas la barmaid ne la traite pas comme quelqu'un du coin, même potentiellement. Aux yeux de la barmaid, une blonde à gros seins, avec un bronzage soigneusement entretenu, la rousse est juste un bibelot. C'est à lui que la barmaid s'intéresse, elle se demande s'il est de passage ce soir ou s'il va traîner un peu dans les parages.

Ce qu'il n'a pas encore décidé.

— Si vous avez besoin de quelqu'un pour vous rencarder sur Belleville, dites-le-moi, lui lance la barmaid avec un clin d'œil. Ça ne prendra pas plus de cinq minutes.

Les barmaids et les serveuses qui draguent aussi ouvertement le rendent un peu nerveux. C'est déjà assez intime de servir à manger et à boire à un homme.

Il se désintéresse des deux femmes et boit sa bière en regardant l'inévitable match des Orioles sur l'inévitable télé avec l'inévitable brouillage. L'équipe est redevenue bonne, enfin meilleure. Au moment où le troisième verre de la rousse se retrouve aux trois quarts vide, il paye, part sans saluer personne, rejoint son camion sur le gravier du parking, et s'assoit dans le noir. Sans se cacher, parce que se cacher, c'est la meilleure façon d'être trouvé.

Dix minutes plus tard, la rousse sort. Elle traverse la nationale, se dirige vers le motel à l'ancienne en face, le

genre de motel qu'on appelle un *motor court*. Celui-là s'appelle Valley View, même s'il n'y a ni vallée, ni vue. Le Hé-Haut, le Valley View, la rue Principale – à croire que la ville entière a été bâtie sur les restes d'autres villes.

Il attend un quart d'heure puis il entre dans le petit bureau au bout et demande s'il y a une chambre libre, malgré le grand panneau rouge CHAMBRES LIBRES remplissant la fenêtre.

— Combien de nuits ? demande l'employé, un gratte-papier dans la trentaine.

— Indéterminé. J'ai une carte bleue, si vous voulez.

— Marrant. Vous êtes la deuxième personne aujourd'hui qui demande une chambre pour une durée indéterminée.

Pas besoin de demander qui était la première. Il le note : cet employé bavard bavardera aussi sur lui.

— Vous voulez ma carte ?

— Les espèces, c'est bien aussi. Si vous la réservez pour une semaine, on peut vous la faire à 250 dollars. On n'a pas beaucoup de clients entre lundi et vendredi. Mais il faut que vous sachiez qu'il n'y a pas de kitchenette, pas de frigidaire. Faudra manger dehors ou rapporter des trucs qui tachent pas.

Il ajoute :

— Si la femme de ménage trouve des trucs qui traînent, elle me le dira. Je veux pas de fourmis ou de cafards.

— Je peux mettre une glacière dans la chambre ?

— Tant qu'elle fuit pas.

Il lui tend sa carte.

— Je vous fais un prix si vous payez cash, dit le type, en s'éclaircissant la gorge. 220 dollars.

Ça sent l'arnaque, le type doit gruger sur les paiements en liquide, mais qu'est-ce qu'il en a à foutre ?

Il peut rester un bon bout de temps dans un endroit à 220 dollars la semaine, même sans frigo ni cuisinière.

Et elle, combien de temps elle peut rester ?

Elle sort de la chambre 5 par un matin clair et chaud, anormalement chaud pour la saison, comme pendant le week-end à la mer, mais sans la brise qui, là-bas au moins, rafraîchissait un peu. Les gens disaient qu'on avait de la chance d'avoir une journée si chaude début juin, quand l'eau est tellement froide que seuls les gosses se baignent. Comme les enfants étaient encore à l'école, les files d'attente devant les restaurants les plus à la mode restaient supportables. "Quelle chance", les gens n'arrêtaient pas de dire, comme pour se convaincre eux-mêmes. "Quelle chance. Tellement de chance."

Quoi de plus triste que des ratés qui se disent qu'ils ont de la chance ? Autrefois elle aussi était comme ça, mais c'est fini. Elle appelle les choses par leur nom, à commencer par elle-même.

Quand Gregg avait commencé à parler d'une semaine à la mer, elle avait imaginé une maison de location à Rehoboth ou Dewey. Peut-être pas juste sur la plage, mais au moins sur la nationale côté est.

Bon, ils s'étaient retrouvés pas si loin de la mer. Mais c'était Fenwick, côté baie, et un bâtiment à deux étages en parpaings, comprenant quatre minuscules appartements, en gros des studios. Une grande chambre rectangulaire pour eux et Jani, une kitchenette, une salle

d'eau avec seulement une douche, pas de baignoire. Et puis des fourmis. Des colonnes noires et sinueuses de fourmis partout.

“C'était le seul appart disponible à la dernière minute”, avait dit Gregg. Dans sa tête, elle avait corrigé : *C'était le seul appart disponible à la dernière minute, si t'es radin.* Elle était sûre qu'on pouvait trouver mieux sur la côte du Delaware, même à la dernière minute.

Jani avait besoin de l'obscurité totale pour s'endormir, si bien qu'ils la couchaient tard, vers 21-22 heures, parce que sinon ils auraient dû eux aussi aller au lit à 20 heures, et rester là dans le noir sans se toucher. La première nuit, vers 2 heures du matin, Gregg a fait une tentative. Peut-être qu'un an ou deux plus tôt, elle aurait trouvé ça sexy d'essayer de baiser en silence dans le noir. Mais ça faisait longtemps qu'elle ne trouvait plus rien de sexy chez Gregg.

— Non, non, non, elle va se réveiller.

— On pourrait lui donner un petit Benadryl.

Ça l'a fait réfléchir, elle s'est demandé si elle devait changer ses plans, mais non, il fallait continuer comme prévu. Le lendemain, elle lui a demandé s'il avait sérieusement pensé à donner un Benadryl à Jani. Il a protesté en disant qu'il plaisantait. Elle a décidé de le croire. Dans le cas contraire, elle aurait été obligée de rester. Et c'était totalement impossible.

Ça, c'était samedi. Elle a mis une chemise blanche légère sur son maillot de bain, et ce seul contact a suffi à irriter ses épaules. Elle s'est blottie sous le parasol, en frissonnant comme s'il faisait froid. Un méchant coup de soleil peut vous donner des frissons. Gregg jouait dans les vagues avec Jani. Il était gentil avec elle. C'était pas juste une histoire qu'elle se racontait. Il était gentil, aussi gentil en tout cas qu'elle avait besoin qu'il le soit.

Ils sont allés sur la promenade du front de mer, la plus petite, à Rehoboth, qui convient mieux à des enfants en bas âge comme Jani que celle d’Ocean City. Gregg a essayé de gagner le plus gros panda en peluche possible pour Jani, mais il n’a jamais fait mieux que la récompense de seconde zone. *Fais un calcul*, elle a eu envie de lui dire. Avec les 20 dollars qu’il avait claqués, en tirant sur des cibles avec des pistolets à eau, et en lançant des anneaux, il aurait pu offrir à Jani un cadeau bien plus beau.

Le dimanche, elle les a regardés construire un château de sable. Vers 11 heures, elle a dit qu’elle ne supportait plus le soleil, et qu’elle rentrait à la maison. Maison, si on veut. *Endroit*. Il y avait des embouteillages sur la nationale, elle a cru qu’elle ne réussirait jamais à traverser. Elle a mis sa robe d’été, elle a fait son sac, le sac marin à roulettes, et elle a écrit un mot pour accompagner celui qu’elle avait apporté. Ça l’inquiétait de partir sans laisser un mot. Les mots étaient plus destinés à Jani qu’à Gregg.

Elle a trimbalé le sac qui a rebondi dans l’escalier puis sur le bas-côté de la nationale, qu’elle a longée pendant presque quatre cents mètres jusqu’à la frontière de l’État, où elle avait prévu de prendre un bus jusqu’à la station Greyhound d’Ocean City. De là elle se rendrait à Baltimore, mais pas pour longtemps, parce qu’on l’y retrouverait trop facilement, vu qu’elle retomberait dans ses vieilles habitudes.

Un vieux en Cadillac lui a proposé de l’emmener à Washington, et elle s’est dit pourquoi pas. Jusqu’au moment où le type est devenu vicelard, ses vieux doigts sinistres se faulant en direction de ses genoux comme une espèce d’araignée arthritique, et elle a dit : “Arrêtez-moi là.” Là, c’était Belleville. UNE DES DIX MEILLEURES

PETITES VILLES D'AMÉRIQUE, d'après un panneau flam-
bant neuf.

Maintenant qu'elle contemple Belleville, sous la lumière forte du matin, elle se demande à quoi ressemblent les neuf autres.

Elle n'a pas trop de longueur d'avance. Gregg a dû trouver le mot vers midi, de retour pour déjeuner. Il a dû surtout être déçu qu'elle n'ait pas préparé de sandwiches ni mis la table. Il ne l'aimait pas, et elle non plus. Il avait déjà un pied dehors. Il allait la quitter, se trouver un autre appart. Il ne lui verserait jamais de pension, à moins qu'elle passe sa vie à le harceler. Elle en serait peut-être réduite à chercher du boulot. Alors pourquoi ne pas en chercher un tout de suite, en le laissant s'occuper de Jani et découvrir ce que ça faisait d'être parent à plein temps ? Elle n'allait pas se laisser piéger par lui.

Quand vous avez fait de la prison, même pas longtemps, pas question de vous retrouver coincé.

Et la suite ? Elle a réfléchi à plein de trucs, mais pas à tout non plus. Il faut qu'elle gagne de l'argent, suffisamment pour partir à l'ouest à l'automne. Elle avait imaginé gagner de l'argent à Washington, mais c'est peut-être plus simple ici.

Pas de doute, on la trouvera moins facilement.

Elle s'engage dans la ville à proprement parler, et descend la rue principale. Qui s'appelle rue Principale. Il y a une épicerie, un supermarché Langley's, une friperie Purple Heart, un fleuriste. Mais beaucoup de magasins sont vides et ont l'air inoccupés depuis longtemps.

Elle revient sur ses pas en direction du motel et du bar où elle a choisi de s'arrêter hier soir, quand elle est sortie de la voiture. Le Hé-Haut. Ça ne devrait pas plutôt être Hé-Ho ?

Le type assis au bar hier soir était atrocement séduisant, tout à fait son genre, non qu'elle soit intéressée. Quand même ça l'a surprise, un peu offensée même, qu'il abandonne aussi vite.

Une voiture surgit de nulle part et elle sursaute nerveusement. Mais les recherches n'ont pas pu encore commencer et, de toute façon, il n'y a rien d'illégal à abandonner sa famille sur une plage. Ça l'étonne qu'il n'y ait pas plus de femmes qui le fassent. Elle a trouvé l'idée dans un livre qu'elle a lu il y a deux mois. En fait, elle ne l'a pas vraiment lu, et ça faisait longtemps qu'elle préparait son évasion. Mais tout le monde en parlait comme d'un pur fantasme. *Si seulement vous saviez*, elle avait envie de dire à ses voisins de Kentucky Avenue. *Si seulement vous saviez ce que ça veut dire de fuir quelque chose, ce que ça demande.*

De l'argent. Elle en a un peu. Il lui en faut plus.

Le type d'hier soir – elle lui plaisait, elle l'a senti. Mais plus question de refaire la même erreur. Elle a assez d'argent pour tenir deux-trois semaines. Avec l'arrivée de l'été, elle devrait pouvoir trouver un boulot saisonnier. Elle se demande quand Gregg va vérifier les comptes en banque et voir la somme qu'elle a prélevée de leurs économies la semaine précédant leurs "vacances". La moitié, ce à quoi elle avait droit.

L'argent risque de le rendre plus furieux que sa fuite. *Tu as de la chance que Jani soit une enfant super facile*, elle a envie de lui dire. Imagine le contraire. Mais impossible : Gregg a zéro imagination. La vie se déroule exactement comme il a prévu. Même les surprises – Jani, leur mariage – ne le surprennent pas. Elle aussi a été comme ça. Mais c'était avant, et c'est fini.

De retour au motel, elle voit le type du bar appuyé contre le montant de la porte de la chambre 3. Peut-être

une coïncidence. Tout le monde a une vie et des trucs à faire. Arrête de penser que tout tourne autour de toi, en permanence.

— Salut, il lui dit.

C'est le genre de type capable de s'en tirer avec ce seul mot. *Salut*. Il est séduisant dans le style fade, et il pense sans doute que c'est suffisant. Parce que c'est sans doute le cas avec la plupart des femmes. Elle agite les doigts dans un salut approximatif, sans lever la main, sous-entendu tu mérites pas que je plie un coude.

— Vous êtes là pour combien de temps ?

— Ça intéresse qui ?

— Tous les hommes de cette ville, j'imagine.

Tellement prévisible. Et même pas vrai. Il y a une version d'elle-même qui attire les regards masculins, mais pour l'instant elle l'a mise en veilleuse, peut-être définitivement. La seule chose que ça lui a rapporté, c'est des ennuis.

— Adam Bosk. Comme la poire, mais avec un K au lieu d'un C.

— Et moi je suis la Pink Lady. Comme la pomme.

— Vous croyez que ça va nous empêcher d'être amis, que je sois une poire et vous une pomme ?

— Je pensais que c'étaient les pommes et les oranges qui s'entendaient pas.

Elle le dépasse pour rejoindre sa chambre.

Elle ne ressort pas avant la tombée de la nuit, ce qui veut dire qu'elle émerge vers 20 h 30. Il y a des gens qui deviendraient dingues à rester toute une journée assis dans une chambre de motel, avec rien d'autre à manger que du beurre de cacahouètes et des crackers au fromage qu'elle a trouvés au fond de son sac. De la nourriture de

mère de famille. Au tour de Gregg d'apprendre ce genre de ruses maintenant. Jani est une enfant facile, mais quand elle commence à avoir faim, rien ne va plus. Elle profite du silence, c'est totalement nouveau pour elle d'être seule sans personne qui la réclame, pas de voix qui l'appellent, rien à nettoyer, rien à cuisiner, rien à laver. Elle n'allume même pas la télévision, mais se contente de rester allongée sur le lit, en s'imprégnant du silence.

Quand elle traverse la rue, face à l'énorme soleil rouge qui disparaît derrière les champs de maïs, elle pressent qu'il va être là, monsieur Poire. Il est là. Elle s'assure qu'il y a un tabouret entre eux.

— Vous prenez quoi ? il lui demande.

— Vous avez combien d'argent ?

Il rit. Ils croient toujours qu'elle plaisante. Gregg l'a cru, sans aucun doute. Elle aimerait pouvoir dire : *Faites gaffe. Je ne vous ai même pas dit comment je m'appelle, mais je suis en train de vous dire qui je suis, et ce qui est important pour moi.*

— Vous vous appelez comment, Pink Lady ? demande-t-il, comme s'il lisait dans ses pensées. Même si vous n'allez pas rester rose longtemps. Il y a une belle teinte de brun sous ce coup de soleil. Je ne savais pas que les rousses pouvaient bronzer aussi bien.

Quel est son nom ? Lequel de ses noms doit-elle utiliser ?

— Polly Costello.

Jani se réveille en pleurant parce que sa mère n'est pas là. Elle a seulement trois ans. Elle ne peut pas comprendre ce qui se passe. Déjà que Gregg comprend à peine. Elle demande à Gregg de lui relire le mot, comme s'il avait pu changer depuis qu'il le lui a lu hier soir, et hier au déjeuner, et hier matin, et la nuit d'avant. Mais en fait le mot change. À chaque lecture, il ajoute un petit quelque chose. Un "je t'aime, Jani" en plus. Et puis, la fois d'après : "Je t'aime plus que tout au monde, Jani." Plus tard il pense que ce serait une bonne idée d'ajouter : "Sois gentille avec papa. Ça va être encore plus dur pour lui."

Pauline est partie depuis à peine deux jours que le mot est déjà froissé et abîmé. Au moment de s'endormir, Jani le tient contre son visage, pressé entre ses joues et son chat en peluche. Elle s'endort en pleurant, elle se réveille en pleurant. Entre les deux, des cauchemars la font pleurer, marmonner, gémir, sans la réveiller. Mais Gregg, lui, se réveille.

Quel genre de femme abandonne sa famille ? Gregg connaît la réponse. Le genre de femme qu'il a ramassée dans un bar il y a pile quatre ans, parce qu'elle dégageait cette énergie de chat sauvage. Il était censé passer du bon temps avec Pauline, rien de plus. Elle griffait,

elle mordait, elle était prête à n'importe quoi, n'importe où, n'importe quand.

Et puis, au milieu de leur aventure estivale, elle a pissé sur un bâtonnet et un plus est apparu dans le cercle, mais ça aurait pu aussi bien être une croix, et il a foncé. Parce qu'en fait elle s'est révélée être une gentille fille depuis le début. Suffisamment gentille pour ne pas envisager un avortement. C'était plutôt inattendu. En plus, elle avait trente et un ans et elle se disait que c'était peut-être sa dernière chance d'avoir un enfant. Et si c'était un signe ? Un truc du destin ?

Ils se sont mariés vite. Ça n'était pas si mal au début. Tellement d'événements se succédaient. Elle a dit qu'elle ne voulait pas d'un grand mariage parce qu'elle n'avait personne à inviter, ça la rendrait juste triste de voir son côté de l'église vide, alors ils se sont mariés au tribunal et ils ont utilisé l'argent du mariage pour leur lune de miel en Jamaïque, dans un de ces hôtels où tout est compris. Ça ne coûtait rien parce que c'était la dernière semaine d'octobre, à la fin de la saison des ouragans.

Ils ont dû trouver une maison suffisamment grande pour leur futur trio, et ils ont eu la chance de tomber sur une affaire près de Herring Run Park, une confortable petite maison en briques, très respectable, qui avait conservé sa menuiserie ancienne et ses fenêtres à petits carreaux. Jani est arrivée. Une première pour tous les deux, mais Pauline est restée calme alors que lui était en vrac. Maintenant qu'il y repense, c'était peut-être le premier signe qu'elle n'était pas normale. Comment une femme qui s'occupe de son premier enfant peut-elle être aussi calme ? À l'époque, il avait pensé que ça prouvait qu'elle était faite pour être mère, mais c'était peut-être la preuve du contraire. Comme mère elle est détachée, lointaine, une garde d'enfant, pas un parent.

Le sexe a ralenti après la naissance de Jani mais c'était encore suffisamment bon pour que la frustration le mette en rage. Elle a dit que s'il voulait qu'elle lui accorde plus d'attention, il devait en faire plus à la maison. Il n'avait pas reçu ce genre d'éducation. Gregg avait grandi sans père, et sa mère avait travaillé à la maison et à l'extérieur, sans ménager les heures supplémentaires, pour s'assurer que son fils sache ce qui lui était dû en tant qu'homme. Pauline n'avait même pas de boulot. Pourquoi était-elle si fatiguée ?

Quand Jani a fêté ses deux ans, Pauline était toujours aussi fatiguée et la nouveauté avait passé – mariage, maison, bébé, elle-même. Il ne restait plus rien qui puisse les distraire du fait qu'ils ne se *plaisaient* pas tant que ça. Pourtant le sexe était toujours bon. À y repenser, il se dit qu'elle traitait le sexe comme si c'était *ça* son boulot, un boulot qu'elle aimait. Quand il a entendu ce que racontaient ses amis au travail, il s'est d'abord senti très content de lui, parce qu'eux ne vivaient pas du tout la même chose. Mais maintenant il comprend qu'en fait c'était encore un signe prouvant qu'elle n'était pas normale. Une fois qu'une femme devient mère, elle n'est pas censée être comme ça. Pauline était une fille très, très cochonne. Elle n'était pas faite pour être une mère, une épouse. Comment il avait pu passer à côté d'un truc aussi évident ?

C'est alors que Pauline a – c'était dur à admettre, même intérieurement –, Pauline a commencé à le frapper. *Pendant*. Ça a commencé quand il lui a donné une petite fessée, pas fort, juste pour s'amuser, histoire d'épicer un peu les choses. Elle a poussé des hurlements de douleur totalement disproportionnés, essayé de le griffer avec ses ongles.

Mais une fois calmée, elle lui a demandé s'il avait envie d'essayer. Il n'avait aucune envie, mais il ne voulait

pas avoir l'air coincé en face d'elle. Elle l'a giflé. Ça a fait mal, mais il n'a pas voulu l'avouer parce qu'il était hors de question de lui laisser jouer le rôle du dur dans le couple. Évidemment, lui s'était retenu, il n'avait pas utilisé toute sa force parce que ça aurait été mal, alors qu'elle l'avait frappé de toutes ses forces. Ça piquait. Ça faisait mal. C'était excitant.

Et puis, il y a deux mois environ, les bagarres âcres de leur vie quotidienne ont d'une certaine manière envahi le sexe et même le sexe n'était plus si marrant. Il avait une collègue, Mandy, qui déjeunait avec lui, qui l'écoutait et sympathisait. Il a commencé à rentrer tard, sous prétexte de faire des heures sup. Ils faisaient beaucoup de refinancement au boulot, du coup c'était crédible. Et puis il retrouvait Pauline à la maison, et elle débordait toujours de cette rage mystérieuse.

Il a commencé à faire un saut au bar où il a rencontré Pauline, et oui, ça lui est arrivé, parfois, d'embarquer une autre fille au parking. Le sexe n'était jamais aussi bon qu'au début avec Pauline, mais c'était toujours mieux que ce qu'il avait maintenant, c'est-à-dire pas grand-chose.

Il avait proposé ces vacances à la mer en guise d'ultime rassemblement familial, pour voir s'ils pouvaient se retrouver. La location d'un studio faisait partie de son plan – être vraiment ensemble, toute la famille super heureuse réunie. Mais il avait déjà dans l'idée de se barrer. Sa mère l'hébergerait, il pourrait toujours compter sur sa mère.

Et maintenant, voilà que c'est *elle* qui s'est barrée, en l'abandonnant avec la gosse. Elle a laissé un mot à part pour lui, un mot qu'il a caché à Jani. Un mot froid et professionnel. Imprimé, en plus, ce qui veut dire qu'elle l'avait écrit avant leur arrivée. Elle avait dû le taper à la bibliothèque, où ils avaient des ordis.

Je te tiendrai informé de mes projets le plus vite possible. Je sais que tu veux divorcer, alors arrangeons-nous pour que ce soit rapide et sans douleur. Pour le moment il vaut mieux que Jani reste avec toi, dans la maison où elle a ses habitudes. Je t'appellerai quand je serai installée quelque part.

Et là on est mardi, leur dernier jour de “vacances”. Il a passé en revue péniblement les dernières quarante-huit heures, comme si au bout de cette fuite se trouvait une espèce de ligne d'arrivée. Il n'arrive pas à croire à quel point c'est dur de s'occuper d'un enfant vingt-quatre heures sur vingt-quatre, même s'il s'est raconté que ça serait moins dur chez eux, avec tout leur environnement habituel. Maintenant qu'il est en train de faire les bagages, il se rend compte que la vie va juste continuer, et que les problèmes risquent d'être encore pires à la maison. Comment il va se débrouiller pour la faire garder ? Il aime Jani, mais bon Dieu, il ne peut quand même pas être un père célibataire.

Il y a une pénalité de 125 dollars si vous dépassez 11 heures d'une minute le dernier jour de la location, même un mardi. Jani voulait une matinée de plus à la mer, mais Gregg ne peut pas à la fois faire les bagages et le ménage tout en l'emmenant à la plage, s'il veut être sûr de récupérer sa caution. Jani pleurniche toute la matinée sans jamais s'arrêter et elle fait preuve d'un vrai talent pour foutre le bordel là où il vient de tout nettoyer – elle marche dans les tas de poussière, elle laisse des empreintes poisseuses sur l'électroménager, les tables, les murs. Ils quittent la location juste à temps, 10 h 57 à l'horloge du tableau de bord.

Quand il se retourne pour vérifier la visibilité en faisant une marche arrière dans l'allée, il voit Jani assise sur son siège enfant, qui serre fort ce putain de mot contre

ses joues. Ces boucles noires, ce teint mat, ces yeux clairs – elle ne ressemble absolument pas à sa mère. S’il n’avait pas assisté à sa naissance à l’hôpital, s’il n’avait pas été présent pendant la grossesse, il se demanderait si une femme pourrait trouver le moyen de faire semblant d’avoir un enfant. Jani est son portrait craché depuis le premier jour. “C’est comme ça que fonctionne l’évolution, lui a dit Pauline. Si les bébés ne ressemblaient pas à leurs pères, ils les rejetteraient. En grandissant elle ressemblera plus à nous deux.” Eh bien, trois ans plus tard, la petite fille sur son siège enfant continue à ressembler à une version féminine de lui. Si vous placiez les photos d’eux enfants côte à côte, vous penseriez que ce sont des jumeaux. Il n’y a pas une seule trace de sa mère sur son visage.

Pas question que Pauline se débarrasse de cette gosse en la lui laissant. Il va la trouver, et la forcer à se conduire correctement. C’est lui qui est censé se barrer, et démarquer une nouvelle vie.

“Pute”, il grommelle.

— Quoi, papa ?

— Rien.

Trois kilomètres plus loin sur l’autoroute, il négocie trop vite la sortie à gauche en direction de la nationale 26 et la planche de surf qu’il a attachée sur le toit avec une corde commence à glisser. Les voitures autour klaxonnent comme s’il était responsable de ce fiasco. Il se verrait bien abandonner la planche sur le bas-côté, mais ça le rabaisserait au même niveau qu’elle. Il se gare et remet tout en place, puis il se fraye un chemin vers l’ouest dans les embouteillages, étonnamment denses pour un mardi de juin. Bon Dieu, il y a un enterrement, à ce qu’on dirait pour le type le plus populaire de Bethany Beach, une file d’une vingtaine, d’une trentaine

de voitures. Il ajoute cette mésaventure à la liste grandissante de tout ce qui est de sa faute. Elle a foutu sa vie en l'air. Ou du moins essayé. Il la trouvera, il l'obligera à accomplir son devoir, il la fera payer.

Il se rappelle la première gifle, après qu'il lui a donné sa permission, tellement violente qu'elle lui a fait monter les larmes aux yeux. On aurait dit qu'elle attendait de le frapper depuis très, très longtemps.

Au début de son premier mariage – moins on en parle, mieux c'est – Polly était parfois tellement énervée contre son mari qu'elle s'éjectait de la voiture. D'abord uniquement aux feux. Et puis elle a fini par se jeter dehors en marche, quand la voiture roulait lentement. Jamais à plus de huit-seize kilomètres-heure, généralement sur un parking, mais le danger avait quelque chose de grisant, surtout quand on choisissait, comme elle, de sauter pour atterrir sur ses deux pieds sur le trottoir. Elle n'a jamais fait de roulé-boulé, elle n'a jamais égratigné ses mains. Elle voulait qu'il la voie sauter, se retourner, et se diriger dans l'autre direction, en sachant qu'il ne pourrait pas la suivre facilement.

Mais tous les deux savaient qu'à la fin elle serait obligée de rentrer à la maison.

Pourquoi était-elle incapable de s'extraire de ce mariage aussi aisément que de sa voiture ? En partie à cause de l'argent, évidemment. Ça ne lui coûtait rien de rentrer à la maison, à part une raclée. Pour partir, elle aurait eu besoin d'argent. Partir exigeait d'avoir un plan. Sauter de la voiture en marche était le contraire d'un plan. C'était un instant de possibilité. *Je ne suis pas prise au piège. Je rentre chez toi volontairement.* Un mensonge, qu'elle se racontait seulement à elle-même, mais

un mensonge essentiel à l'époque. Un mensonge qu'elle a fini par rendre vrai, mais pour ça, il a fallu beaucoup de temps. Du temps et de l'argent. Tout ce qui en vaut la peine nécessite du temps et de l'argent.

À ce propos – elle traverse la nationale, et entre au Hé-Haut à 16 heures passé. Assez tôt pour que l'endroit soit calme, mais pas trop tôt non plus, sinon elle n'aurait pas l'air fiable. Beaucoup d'alcoolos aiment travailler dans les bars. Un homme qu'elle a connu autrefois, et qui se prenait pour un vrai sage, disait souvent : “Si ton truc, c'est les éléphants, tu travailles dans un cirque. Si ton truc, c'est les gosses, tu te trouves un boulot qui te met en contact avec eux, prof, louveteau, animateur. Les alcoolos, eux, ils aiment travailler dans des bars.” Ça fait trois soirs que Polly fait la causette à la barmaid, créant un lien avec elle, le tout en ignorant le type qui est dans le même motel qu'elle. Monsieur n° 3, comme elle l'a surnommé, même si elle connaît son nom. Elle l'a surpris qui disait à la barmaid que son camion avait coulé une bielle, mais qu'il partirait une fois que la pièce serait changée.

— Une chance pour qu'ils embauchent quelqu'un en plus ? a demandé Polly à la barmaid.

— Peut-être à temps partiel. Les week-ends et en soirée, on a besoin d'une serveuse pour les commandes en cuisine. Mais si tu cherches du travail, tu ferais mieux d'aller sur les plages à l'est. Même s'ils ont fait le plein de personnel pour l'été, au bord de la mer ils n'ont jamais assez de bras, et il y a toujours quelqu'un qui ne tient pas le rythme et l'affluence de touristes. Et puis tu te feras plus d'argent.

— Alors pourquoi t'y vas pas ?

Polly sort son paquet de cigarettes et le pousse en direction de la femme, qui en prend une. La barmaid a une

certaine fraîcheur, avec ses bonnes joues, mais elle pue la cigarette, et elle n'arrête pas de faire des pauses clope dans le parking. Polly, elle, appartient à cette étrange catégorie qui peut arrêter de fumer à tout moment.

— Une heure en voiture, c'est beaucoup trop loin. Peut-être que si j'habitais à Seaford ou Dagsboro – mais pas en vivant ici. Je déteste conduire sur ces routes à deux voies la nuit. Les jeunes qui prennent les tournants trop vite, les vieux qui vont trop lentement, les radars. Je préfère gagner le minimum hebdomadaire toute l'année, et m'épargner les touristes. De toute façon leurs pourboires sont nuls. C'est que des gens de passage.

Polly décide de ne pas souligner qu'elle vient de dire qu'on se faisait plus d'argent au bord de la mer.

— Combien je me ferais ici, à temps partiel ?

— Quatre soirs par semaine, y compris une des grosses soirées du week-end ? Peut-être 200 dollars, principalement cash. Mais seulement si t'es bonne. T'es bonne ?

— Je crois.

— Je serais pas contre un peu de renfort, c'est sûr. J'aimerais bien avoir une soirée libre le week-end, de temps à autre. Mais c'est le patron qui décide.

— Et si j'ai besoin de travailler au noir ?

Les yeux de la barmaid rétrécissent.

— Pourquoi tu voudrais faire ça ?

— C'est pas que je veuille. J'ai *besoin*.

— Quelqu'un qui te cherche ?

— J'ai bien fait de mal. Mais si on me trouve, ouais, je risque gros. Elle sourit. Je suis pas la première à faire une connerie, pas vrai ?

N'en dites pas trop, et les gens rempliront les blancs, généralement à votre avantage. Polly a débarqué de nulle part, elle vit dans une chambre de motel louée à

la semaine. Elle a la trace d'un bleu sur la mâchoire. En fait c'est Jani qui le lui a fait, en se relevant brusquement et en lui donnant un coup de tête accidentellement, mais tout ce que les gens savent, c'est qu'il y a une ombre violet-vert sur le côté droit de son visage. Voilà qu'elle la touche, l'air absent, avant d'écarter vivement sa main comme si elle ne voulait pas attirer l'attention dessus. C'est marrant, toucher le bleu c'est presque comme toucher Jani, et respirer toutes ces odeurs de bébé. *C'est pour son bien*, elle se répète dans sa tête. *À long terme, Jani sera beaucoup mieux lotie.*

— Je me charge de parler au patron. Il s'appelle Cosimo, mais on l'appelle Casper derrière son dos, et monsieur C. devant lui.

— Casper ?

— Il est aussi blanc qu'un fantôme. Et moi c'est Cath, au fait.

— Enchantée, Cath.

Cath entre en cuisine, et ne revient pas. Le temps passe. Cinq minutes, dix. Deux hommes font leur entrée, des vieux. Polly les a déjà vus au bar, en train de boire les bières pression les moins chères. Elle contourne le comptoir, prépare leur pression, écrit l'addition sur une serviette en papier. Elle est sûre que ces types ont leur ardoise ici.

Quand la barmaid revient accompagnée du patron, Polly est toujours derrière le bar. Ils n'apprécient pas son audace, mais ça ne les dérange pas tant que ça. Elle a montré de l'initiative.

— Et donc vous êtes disponible ? demande Cosimo/Casper.

Monsieur C. Il est vraiment blanc, blanc bleu ; sa peau rayonne presque, alors qu'il n'est pas albinos. Impossible d'être plus albinos sans l'être.

— Genre tout de suite ?